

Les Gbaya de Centrafrique, étude ethnozoologique

Serge Bahuchet

▶ **To cite this version:**

Serge Bahuchet. Les Gbaya de Centrafrique, étude ethnozoologique. Bulletin de la Société des Amis du museum, 1971, décembre, pp.1-4. hal-00382356

HAL Id: hal-00382356
https://hal.science/hal-00382356

Submitted on 17 Dec 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SUPPLÉMENT DE « *SCIENCE ET NATURE* »

REVUE DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
ET DU JARDIN DES PLANTES

57, Rue Cuvier, Paris-V[e] 331-77-42 C.C.P. Paris 990-04

Secrétariat ouvert Maison de Cuvier (*sauf dimanches, lundis et fêtes*) *de 15 heures à 17 h 30*

FEUILLE D'INFORMATION DÉCEMBRE 1971

Les membres du Bureau et les membres du Conseil de la Société des Amis du Muséum, en vous remerciant de votre aimable attention, pour son œuvre, vous présentent, pour la nouvelle année, tous leurs vœux les plus sincères.

La Société informe ses membres que M. le Professeur YVES LE GRAND, étant désormais Directeur du Muséum National d'Histoire Naturelle et du jardin des Plantes, est élu premier vice-président, en remplacement de M. le Professeur FONTAINE, membre de l'Institut, qui continue à siéger parmi les membres du Conseil.

CONFÉRENCE DU 22 MAI 1971

LES GBAYA DE CENTRAFRIQUE, étude ethnozoologique,

par SERGE BAHUCHET, Laboratoire d'ethnobotanique et ethnozoologie du Muséum

Le conférencier est présenté par RAYMOND PUJOL, sous-directeur, membre du Conseil d'administration de notre Société : « Je suis heureux de présenter aux Amis du Muséum ce jeune naturaliste qui fréquente le laboratoire d'ethnobotanique et d'ethnozoologie depuis trois ans pour y travailler bénévolement. Très méritant, il a effectué pendant ses vacances de 1969 une mission d'ethnozoologie d'un mois à Bangui (République Centrafricaine) et pendant celles de 1970, une deuxième mission dans ce pays chez les *Gbaya kara* du village de Ndongué Zukombo près de Bouar, avec deux ethnologues-linguistes, PAULETTE et YVES MONINO, de l'équipe de recherches C.N.R.S. JACQUELINE THOMAS. »

R. PUJOL profite de cette occasion pour expliquer l'ethnozoologie avec les articles du numéro 104 (mars-avril 1971) de *Science et nature,* consacré entièrement à cette discipline nouvelle des ethnosciences. Ce bref exposé est accompagné d'une présentation d'animaux et de plantes vivants qu'il vient de ramener d'une mission au Cameroun : jeune Singe Talapoin, Mygale, Longicornes, Cabosse de Colatier, etc.

Avant de commencer la projection des diapositives couleurs, le conférencier présente brièvement la République centrafricaine, vaste trapèze de 620 000 km² situé en plein cœur de l'Afrique. Entourée de 5 Etats (Tchad, Soudan, les deux Congo, et Cameroun), elle est située à 500 km au nord environ de l'Equateur.

Ce pays s'étire sur près de 1200 km d'Est en Ouest et 600 km en moyenne du Nord au Sud. La population est de 2,5 millions de personnes, inégalement répartis dans le pays, l'Est et le Nord-Est étant pratiquement vides d'hommes (moins de 0,3 habitant au km²). La densité totale est inférieure à 2,2 hbt/km². Plusieurs groupes ethniques d'importance variable forment l'ensemble de Centrafricains, depuis les quelques milliers de *Pygmées* des forêts du Sud-Ouest ; les populations du fleuve (*Yakoma, Sango, Gbanziri*) qui groupent quelque 150 000 individus ; et les petits groupes forestiers, *Isongo, Ngbaka,* jusqu'aux grands peuples de la savane, *Banda* (centre et Est) *Manza* au centre, *Gbaya* à l'Ouest, qui approchent 300 000 autochtones chacun.

L'ensemble du pays forme un plateau ondulé de 650 m d'altitude moyenne, plateau qui se relève vers l'Ouest et le Nord-Est où il culmine à 1400 m dans les massifs du Yade et du Fertiti. Sa position entre la cuvette tchadienne et la cuvette congolaise en fait une ligne de partage des eaux. Le pays, qui s'étend du 3[e] au 9[e] degré de latitude Nord subit un climat qui évolue du climat équatorial de type congolais jusqu'au climat tropical sec de type sahélo-soudanien. Aussi la végétation s'étage-t-elle depuis la forêt humide primaire, à l'extrême-Sud, jusqu'à la savane steppique à l'extrême-Nord, en passant par toutes les étapes de dégradation de la grande forêt. Le village de Ndongué-Zukombo étudié est situé en savane arborée, dans l'Ouest du pays (Préfecture de Bouar-Baboua).

Après ce court exposé, illustré par une carte de Centrafrique, le conférencier passe au commentaire des diapositives.

Les premières photographies projetées montrent des paysages, en particulier les impressionnantes chutes de la M'Bali, à une soixantaine de kilomètres de Bangui, vers l'Ouest. Ces chutes, hautes d'une soixantaine de mètres et larges de 500, se fraient un chemin parmi les rochers et les arbres de la forêt qui entoure le fleuve. Deux photos, prises l'une en août et l'autre en mai, permettent d'évoquer les deux saisons, sèche et humide. Au mois d'août, en pleine saison des pluies, il tombe dans cette région de 250 à 300 mm d'eau, ce pour une température moyenne de 23° C. Par contre, en saison sèche, les

précipitations n'atteignent pas 50 mm alors que la température moyenne est de 31° C. Des vues diverses montrent la savane forestière ou savane arborée à *Lophira* et *Burkea*. Sa composition floristique est pauvre. Elle est caractérisée par un peuplement arborescent avec de nombreuses espèces d'apport provenant d'anciennes plantations ou d'éléments de forêt dense secondarisée. D'autres vues illustrent les forêts, dites « forêts-galeries », bandes quelquefois très étroites qui suivent exactement les marigots. Ces derniers entretiennent l'humidité nécessaire à la croissance des plantes. Dans ces forêts de toutes tailles, de grosses lianes souples poussent et prennent appui sur les grands arbres.

Nous pénétrons enfin dans le village, après un dernier regard sur une miniscule galerie encaissée, plantée de quelques bananiers.

Le village groupe une soixantaine de cases qui s'alignent sur 100 à 200 m. Au milieu passe la piste bordée de gros manguiers. Le sol des places est désherbé et balayé très soigneusement et régulièrement. Quelques vues montrent le village au soleil, d'autres la pluie qui tombe et les enfants qui piétinent dans les flaques d'eau. Suivent des photos des cases rectangulaires en briques de terre rouge et toiture en paille, avec quelquefois des piquets de bois qui supportent une plante magique destinée à protéger l'entrée de la case contre les mauvais génies de la brousse. L'intérieur des cases est toujours propre et toutes possèdent de grandes jarres en terre cuite qui sont posées sur des socles en terre battue et décorée. Ces grandes poteries contiennent de la farine de manioc à différents stades de fabrication, ainsi que la réserve d'eau. Très souvent, de petits paniers ainsi que des plats en terre cuite, sont suspendus au toit des cases, car les habitants contruisent rarement des étagères. Ces récipients permettent de protéger la nourriture des rongeurs, des poules, des chèvres et des enfants.

Nous faisons la connaissance ensuite des villageois, près de la source où ils se lavent et puisent de l'eau pour la journée. Un cliché montre la traditionnelle pipe en terre que fume cette vieille femme devant son feu, d'autres des jeunes filles en pagnes avec des sacrifications abdominales...

Nous abordons ensuite l'étude des techniques d'acquisition animale, complément alimentaire non négligeable. Deux sont à considérer : la chasse directe qui oppose l'homme à l'animal, et la chasse indirecte qui utilise des engins et des machines pour la capture du gibier. Les *Gbaya* possèdent une douzaine de pièges différents, adaptés à toutes les espèces animales, mais beaucoup sont basées sur le même système du collet et du ressort, puissant arc en bois souple dont une extrémité est profondément plantée en terre et dont l'autre maintient tendue la corde dite tendeur.

Des séries de photos de pièges montrent en place les étapes du montage et les engins terminés, et permettent d'en expliquer le fonctionnement.

— Première forme, un petit piège à Rongeurs que l'on utilise avec un appât de manioc. Ce piège, placé dans les champs ou les chemins de bordures, permet d'attraper toutes les espèces nuisibles aux cultures, en particulier le Rat d'Ethiopie, *Aethomys* — nommé par les *Gbaya* mère des souris = *naandui* — ou encore le Rat rayé, *Lemniscomys striatus*, dont on voit une nichée de jeunes. C'est un rat partiellement arboricole, hôte commun des plantations, surtout en bordure de forêts ou de galeries. Sa robe est pour lui un camouflage très efficace qui le rend invisible dès qu'il se terre dans les broussailles. Lorsqu'on tend le piège dans les galeries forestières et, en particulier, près des marigots ou des flaques, on attrape d'autres espèces, telle que *Malacomys longipes*, qui est un rat très caractéristique par ses grandes oreilles, son museau allongé et surtout ses grands pieds souples. Il vit au bord des cours d'eau dans la forêt, sur les sols détrempés. Les savants aiment à penser qu'il se déplace facilement sur ces sols grâce à ses longs pieds, ce que confirment les *Gbaya* à l'unanimité. C'est un rat assez rare.

— Un autre piège, plus grand, est destiné aux grands Mammifères. Il est rarement posé ailleurs que près des champs. Lorsqu'une bande de Singes Rouges, *Erythrocebus patas*, a laissé des traces à proximité des champs, le chasseur pose son piège. Ces Singes vivent en troupes d'une vingtaine d'individus sous la domination d'un mâle. Ils sont exclusivement terrestres et se nourrissent de végétaux de toutes sortes et en particulier, quand ils en ont l'occasion, de plantes cultivées. Autre gibier capturé à l'aide de ce piège, les Céphalophes de forêt comme le Céphalophe gris, ou le *Sylvicapre* de Grimm, vivant dans la savane buissonneuse et au voisinage des cultures, en particulier de manioc dont les champs ont l'aspect d'un sous-bois. D'autres animaux, tels que le Guib harnaché et le Potomochère, sont aussi des proies pour le piégeur.

— Un joli piège à petits carnassiers est formé par un filet en fibres tressées. Il est tendu en brousse, dans la coulée d'un animal. Les petits carnivores nocturnes pour lesquels est fait ce piège ont, disent les chasseurs, la particularité de suivre la même piste chaque nuit et d'être en outre très myopes, ne distinguant pas le piège mais simplement les mailles du petit filet. Parmi ces carnassiers, la Genette fréquente les terrains boisés seule ou en couple. Elle grimpe aisément aux arbres et niche dans les trous de ceux-ci. On dit que le mâle délimite son territoire avec de l'urine et des tas d'excréments. Les Mangoustes comme la Mangouste à queue blanche, *Ichneumia albicauda*, que l'on voit souvent la nuit traverser la route éclairée par les phares de la voiture, sont capturées aussi à l'aide de ce piège.

Pour l'ethnologue et l'ethnozoologue, un piège est une mine d'informations diverses, depuis le nom des différentes parties jusqu'aux matériaux de construction.

— Autre technique de capture, le filet à Oiseaux. On l'utilise pour attraper des Oiseaux qui vivent en bandes, tels que les Pigeons verts et les Tourterelles. Le piégeur met à profit l'attirance de ces oiseaux pour les terres salines des marais. On dispose le filet et on sème des graines pour augmenter les chances d'attirer les oiseaux. Le chasseur se cache dans une petite hutte en feuilles et tire sur les cordes pour refermer le filet sur ses proies.

Les chasses sont évoquées par des photographies d'objets, tels que l'arbalète, introduite en Afrique par les colons portugais au XV^{e} siècle, et adaptée par le génie populaire à son industrie et à ses méthodes. L'arbalète est employée pour la chasse aux Oiseaux et aux Singes. Le bout des traits est empoisonné par un savant mélange à base en particulier de graines de *Strophantus*.

Les grands Mammifères tels que le Guib harnaché, les Céphalophes, les Cobs, le Potamochère, et autrefois le Buffle, sont chassés à l'aide d'un arc en bois et à lanière en cuir de Céphalophe à dos jaune. Les flèches sont à pointe de fer et souvent empoisonnés à l'aide de fibres trempées dans le poison et enroulées sur la pointe. Le carquois qui accompagne cet arc est fabriqué en cuir repoussé suivant la technique des *Peul Bororo*. Un arc plus petit construit en rotin, utilisé avec des flèches à pointe en bois, permet de tuer les petits Mammifères et les Singes. Le carquois est tressé mais le fond et la courroie sont en cuir de Céphalophe.

La Civette, *Viverra civetta*, est un carnivore que l'on chasse avec cette deuxième forme d'arc. Elle est commune dans les savanes ou les lisières forestières. C'est un animal nocturne que l'on rencontre trottinant le long des pistes. Elle ne creuse pas de terrier mais utilise des abris les plus variés. Elle ne dédaigne pas les volailles et a la curieuse habitude de déposer ses excréments en tas toujours au même endroit, ce qui avantage bien les chasseurs.

L'acquisition du poisson et sa consommation sont sans importance au village lui-même à cause de l'absence de cours d'eau important. Par contre, à une dizaine de kilomètres de là, sur le fleuve Nana, les *Gbaya* sont presqu'exclusivement des pêcheurs. Ils utilisent des filets qui barrent tout ou partie du fleuve, et de grandes nasses dont on place l'ouverture à contre-courant dans les bras du fleuve ou des marigots affluents. On attrape ainsi des Poissons-chats.

Nous examinons ensuite les industries de production, c'est-à-dire l'agriculture et l'élevage.

Les *Gbaya* tirent leur principale ressource de la culture du coton et de l'agriculture à usage familiale telle que la culture du manioc, du sésame, et de l'arachide. Leurs champs sont très bien entretenus, à la fois par les hommes, les femmes et les petites filles qui y travaillent tous les matins.

On voit alors des femmes en train de piler et tamiser le manioc servant à faire de la farine. Celle-ci permet de confectionner une bouillie très épaisse que l'on façonne en boule, d'où son nom de « boule de manioc » qui est à la base de la nourriture des *Gbaya* et de tous les Centrafricains. On mange cette boule en détachant des parties que l'on trempe dans des sauces diverses.

L'élevage chez les *Gbaya* ne cause pas de problème à l'éleveur, encore que l'on hésite à donner ce nom aux villageois qui possèdent tous Poules et Chèvres.

— La Poule est rangée tous les soirs dans de grands paniers spécialement tressés, ou dans de petites huttes sur pilotis. De nombreux interdits pèsent sur cet animal : les femmes ne peuvent en manger, ou encore le forgeron dans certaines conditions. Il existe aussi des proverbes, dont le conférencier donne lecture en langue *Gbaya* et en français.

— La Chèvre hante les villages pour trouver sa nourriture dans les restes ménagers et les végétaux divers qui poussent aux alentours. Elle est l'objet d'une parfaite indifférence, car en temps normal on ne la mange jamais. Quelquefois, quand le propriétaire d'un champ veut le faire désherber par les autres et en particulier par les enfants, il offre une chèvre rôtie.

Le rôle important de la Chèvre et de la Poule vient du fait que celles-ci entrent pour une grande part dans la dot de mariage. Non seulement, le père ne donnera pas sa fille sans un certain nombre d'animaux en contrepartie, mais encore le mari aura tout un tas d'ennuis avec sa femme : elle ne restera pas à la maison s'il ne donne pas de cabri ; il n'aura pas de beaux enfants s'il ne donne pas de poulet.

— L'Abeille est nettement plus rare au village, quelques villageois construisant des ruches en paille tressée. Le miel sert à préparer des boissons fermentées, et la cire est importante car on l'utilise comme joint dans nombre d'objets.

Avant d'étudier l'utilisation des animaux, le conférencier présente quelques photos d'objets en végétaux. Ainsi une grande harpe-cithare à 6 cordes et caisses de résonnance en calebasses ; des nattes tressées à partir de tiges fendues d'une sorte d'*Aframomum* par quelques hommes du village.

L'entomophagie est très importante chez les peuples africains, mais surtout chez les ethnies forestières, en ce qui concerne les chenilles comestibles.

Les *Gbaya,* peuple de savane, ne les recherchent pas, se contentant de les ramasser quand ils en trouvent sur leur chemin. Malgré tout, ils apportent un grand soin à leur préparation. Ainsi vident-ils toutes les chenilles pour enlever l'amertume causée par les plantes en digestion. Les chenilles comme les *Thaumetopoeidae* processionnaires du genre *Anaphe* sont soigneusement épilées par frottement contre les parois d'un panier spécial. La grande majorité des chenilles consommées est de la famille des papillons nocturnes *Attacidae*. Toutes ces larves sont très grosses, on les prépare soit bouillies, soit grillées. Des photos de chenilles des grands arbres sont présentées, comme *Nudaurelia, Bunea, Pseudantherea,* ainsi qu'un gros plan d'*Anaphe* montrant fort bien les longs poils de ces chenilles.

Autre insecte important : le Termite. En saison sèche, on récolte les Termites au moment où les imagos sont ailés et sortent pour la parade nuptiale, ceci pour les manger après les avoir fait griller. On utilise aussi de petites termitières comme terre réfractaire dans les foyers et en particulier les foyers de forge.

Après que le naturaliste ait prélevé la peau et le crâne du gibier, celui-ci est soigneusement débité et partagé. Un chasseur, s'il a tué un animal au cours d'une chasse solitaire, partage la viande avec sa famille. Pour les chasses collectives de saison sèche les prises sont divisées entre toutes les familles d'un même quartier qui ont pris part à la chasse. Le chasseur reçoit une part spéciale, composée des viscères, de la queue et de la tête, organes destinés à lui porter chance. La viande est alors cuite à l'eau. La viande de chasse est la seule que mangent les *Gbaya* et la seule source importante de protéines de leur régime composé essentiellement de manioc.

Outre la chair, on utilise aussi la peau et les cornes des Antilopes.

Le Guib harnaché, *Tragelaphus scriptus,* vit en savane et en forêt galerie, il dort sous les buissons. C'est une des Antilopes les plus communes dans cette région. Sa corne est utilisée pour confectionner un petit sifflet dont on se servait autrefois pendant la circoncision. La corne est percée de deux trous qui permettent l'émission de trois notes. L'extrémité où l'on souffle est en partie obstruée par de la cire d'Abeille. Autre instrument à vent à base de corne, une trompe traversière taillée dans la corne du mâle du Cob onctueux ou Waterbuck, *Kobus defassa,* instrument qui possède une embouchure rectangulaire sur laquelle les lèvres jouent le rôle d'anches, et un pavillon de calebasse.

Avec les peaux d'Animaux, grattées et séchées au soleil, on construit divers objets : sacs avec des peaux de Singes ; tambours avec celles de Chèvres et de Céphalophes. On construit des tambours ronds à deux peaux frappées avec une baguette, et des tambours verticaux en bois creusé, à une seule peau battue avec les mains. Ces tambours sont utilisés pour les danses lors de cérémonies importantes.

Le conférencier présente une série de photographies montrant toutes les étapes de la réparation d'un tambour vertical : préparation de la peau, ajustage, clouage, fignolage... On accorde les tambours à l'aide de la flamme d'un feu de paille. Suivent des vues de danses funéraires, danses des femmes décoiffées, vêtues de pagnes de feuilles, en signe de deuil ; danses de chasse des hommes armés de lances.

Nous quittons alors les villageois pour faire connaissance avec quelques éléments de la faune de la région :

— Les Oiseaux. La Veuve à dos d'or, *Coliuspasser macrourus,* est un *Ploceidae* commun. Le mâle en plumage de noces qui possède des épaulettes dorées fournit l'occasion de raconter l'Origine des Oiseaux, selon les *Gbaya* de la frontière camerounaise et du Nord-Cameroun (1).

---

(1) Ce conte a été également recueilli par les élèves du lycée de Garoua, Cameroun, et édité aux éditions C.L.E., B.P. 4048, Yaoundé, 1970.

« L'Oiseau, créé par *Son*, le grand Dieu du ciel, descendit sur la terre pour voleter dans les grandes herbes et y chercher sa nourriture. Mais *Wantho*, héros mythologique qui dérobe le bien des Dieux pour le donner aux Hommes, trouve la trace de l'oiseau, pose un piège sur le chemin de celui-ci et l'attrape. Il le tue, mais l'oiseau ne meurt pas et se met à chanter : Tu m'as tué, tu cherches du bois pour me faire cuire, mais tu en verras les conséquences ! *Wantho* continue cependant sa préparation et ramène sa prise au village pour la faire cuire. On plume l'Oiseau, on le découpe et on prépare la sauce et la boule de manioc. Et tout le temps l'Oiseau chante : Tu me découpes, tu en verras les conséquences ! Et *Wantho* mange l'Oiseau. Mais lorsqu'il a fini de manger, son ventre se met à gonfler et emplit la case. *Wantho* n'arrive plus à respirer, mais sa femme prend une longue perche et perce le ventre. Alors des milliers d'Oiseaux de toutes sortes jaillissent du ventre, et c'est depuis qu'il y a plein d'Oiseaux sur la terre. »

D'autres *Ploceidae* sont présentés, comme le Bengali rouge, *Lagonosticta rubricata,* et le Tisserin, *Plesiositagra cucullata,* dont on voit les nids en forme de coquille renversée pullulant aux branches des arbres du village, dont ils sont des hôtes constants.

— Les Reptiles. Le Python royal, pendu sur une branche comme on le trouve souvent, digère lentement le rat ou le lézard qu'il vient de manger. Ce Serpent joue traditionnellement un rôle primordial lors des mariages. En effet, on l'utilise alors pour tester la chasteté de la fiancée.

La Vipère du Gabon, *Bitis gabonica,* dont on voit un gros plan de la large tête, est un serpent d'un mètre dix de long et de dix centimètres de diamètre au centre du corps, serpent considéré par les chasseurs comme un gros paresseux immobile. La Vipère vit sous les feuilles tombées à terre, dans la forêt galerie. Pendant la journée, elle dort et l'on dit qu'elle reste impassible si un chasseur s'asseoit sur son tas de feuilles. Elle considère qu'il ne l'a pas fait exprès et ne le mord pas. Par contre, si cela arrive la nuit, elle n'hésite pas à mordre, pensant à une provocation. Elle est toujours à l'affût et on raconte que la bête mordue revient mourir devant son assassin car celui-ci lui a injecté en même temps que le venin un produit magnétique qui attire la proie vers la Vipère. Seul, le Guip harnaché résiste à ce stratagème, mais c'est un animal ensorcelé. La Vipère ne mange pas la proie qu'elle a tuée, mais laisse pourrir la viande pour manger les asticots, expliquent les vieux chasseurs.

Le *Typhlops* est un petit serpent souterrain, qui n'a ni queue ni tête pour les *Gbaya*. N'ayant pas de tête, il n'a pas de bouche et ne mange pas. On dit de lui qu'il est sorti du ventre de la Pintade, car il présente, le plus souvent, comme elle, de petites taches claires sur un fond sombre.

Suivent des vues d'un jeune Varan du Nil, *Varanus niloticus,* tacheté de jaune d'or ; et du Caméléon, qui tient une place à part dans le règne animal. Partout il est craint et exécré. On ne le touche pas car il donne la mort aussi facilement qu'il change de couleur. Il a la propriété de changer le sexe des hommes qu'il mord, mais aussi de guérir les enfants malades de la coqueluche.

Les insectes. Viennent ensuite des photographies de Papillons, Danaïdes, — *Danais limniace* et *D. chrysippus* — butinant sur des fleurs de *Lantana camara ;* une petite Chenille arpenteuse de *Noctuidae, Rhamidophora,* qui possède de petits plumeaux noirs et blancs oscillant quand elle avance ; une grosse Chenille homochrome de *Sphingidae,* cachée au milieu du feuillage dont elle se nourrit ; une grosse Cétoine, *Mecynorrhina torquata,* nommée Coléoptère éléphant par les *Gbaya,* à cause de sa taille et de sa corne frontale.

C'est par le traditionnel coucher de soleil sur la brousse que se termine cet aperçu d'une civilisation mourante, très attachée à la nature, mais qui dans les années à venir abandonnera toutes ses coutumes.

Le conférencier remercie alors M. R. PUJOL, pour son aide, ses conseils et son hospitalité bienveillante, M^me^ Jacqueline THOMAS, Maître de Recherches au C.N.R.S., et M. et M^me^ MONINO, qui l'ont si gentiment accueilli durant deux mois sur leur terrain, et qui doivent être associés à tous les résultats d'enquêtes énoncés aujourd'hui.

L'auteur conclut cette projection de 135 diapositives par une présentation d'objets *Gbaya* et d'échantillons zoologiques : arc, flèches et carquois à grand Mammifères ; arc et accessoires à petits Mammifères ; panier à poules ; grande nasse en rotin ; trompe traversière ; sifflet rituel en corne ; couteau de jet de parade ; lance de chasse ; peaux tannées de Singe rouge, de Civette ; massacres de Cob onctueux, Guib harnaché ; collection de coléoptères.

CONFERENCE DU 27 FEVRIER 1971

TOXICOMANIES ET PHARMACO-DEPENDANCE

par le Docteur R. LE BRETON, *Directeur du Laboratoire de Toxicologie de la Préfecture de Police*

Le nom de pharmaco-dépendances tend à se substituer à celui de toximomanies pour désigner les états pathologiques provoqués par l'usage abusif de médicaments dont la définition légale comporte les drogues présentées comme possédant des propriétés curatives ou préventives à l'égard des maladies humaines. Le nom de toxicomanies pourrait être réservé à l'emploi de drogues rejetées de la pharmacopée comme le chanvre et le L.S.D. Quoiqu'il en soit chacun sait suffisamment ce que veulent dire et couvrent ces termes tant utilisés depuis quelques années.

De tout temps, des humains de tous les groupes sociaux et sous toutes les latitudes ont recherché les effets des substances naturelles ou synthétiques, euphorisantes, stimulantes ou sédatives, pour essayer de s'évader de leur situation estimée trop morne.

La consommation répétée de certaines de ces drogues, dites stupéfiants, détermine des états d'intoxication périodique ou chronique appelés toxicomanies ou pharmaco-dépendances qui représentent un grave dommage pour l'individu et la société.

Par la suite, en raison du phénomène d'accoutumance, qualifié de « tolérance » dans le langage international, l'individu ou « addict » se voit dans la nécessité d'augmenter les doses pour obtenir l'action bénéfique attendue et il est considéré alors dans son milieu comme « accroché ».